

VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
PAR JAMES GRANT.
(1800 A 1802).

On a vu plus haut qu'une partie de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande avait été découverte par le capitaine Grant. Ce navigateur partit de Portsmouth le 18 juillet 1800 sur le brig du roi *Lady Nelson*, qui ne portait que soixante tonneaux. La petitesse de ce bâtiment expédié pour la colonie de Port-Jackson, et chargé de reconnaître la côte de la Nouvelle-Hollande voisine du détroit de Bass, causa des désagrémens à Grant : on se moquait de son navire, auquel on donnait par dérision le nom de *botte d'amadou du roi*; les capitaines de l'escadre mouillée sur la rade de Portsmouth lui proposaient de le prendre à la remorque quand on serait à mer. Il ne fit que rire de ces plaisanteries; mais le plus grave inconvénient fut que les matelots, effrayés de ce qu'ils entendaient dire, désertaient, et qu'il avait beaucoup de peine à les remplacer. Il surmonta heu-

reusement ces difficultés, et s'acquitta de la mission dont on l'avait chargé. Le petit bâtiment était construit d'après un modèle nouveau; indépendamment de la quille dont tous les navires sont pourvus, il en avait trois mobiles, que l'on faisait à volonté rentrer dans l'intérieur du bâtiment. Grant se louait beaucoup de cette invention.

Le 8 juillet il relâcha au cap de Bonne-Espérance, et se remit en route le 7 octobre. Le 5 décembre il eut connaissance de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande : elle était très-haute. Il nomma cap Banks et cap Northumberland, deux promontoires boisés qu'il vit les premiers, et ne perdit pas la terre de vue jusqu'au promontoire Wilson, déjà découvert par Bass : il aperçut des feux, mais ne put débarquer nulle part à cause de la violence du ressac. Le 16 il laissa tomber l'ancre à Port-Jackson; et fut ainsi le premier navigateur européen qui eût traversé le détroit de Bass en venant d'Europe.

Un de ses canots ayant été volé quelque temps après, Grant apprit que le larron s'en était allé avec son embarcation du côté du Hawkesbury-River, fleuve qui a son embouchure à Port-Jackson. Il envoya un autre canot à sa recherche, et lui-même se mit en route à pied, afin de profiter de l'occasion pour visiter le Pittwater, qui se jette dans

le Hawkesbury, et remonte dans l'intérieur en se divisant en plusieurs branches, autour desquelles les naturels se rassemblent pour pêcher.

« Je partis, dit-il, avec un soldat du régiment colonial, un de mes matelots et un naturel suivi de sa femme qui me servaient de guides. Le sentier que nous suivions était peu frayé, ainsi qu'il devait l'être dans un pays peu habité; d'ailleurs il présentait des points de vue très-pittoresques. Le soir il plut si fort, que nos guides nous firent faire halte près d'un bois, sous un rocher qui mettait à l'abri, ce qui avait fait nommer ce lieu *Gablegouny* (maison du rocher). Deux sauvages âgés y étaient assez près du feu; ils ne firent pas grande attention à nous: c'étaient deux médecins. Notre guide était venu probablement pour les consulter sur une blessure qu'il avait reçue au dos, et qui rendait sa respiration difficile. Les vieillards nous donnèrent des poissons; mais ils pouvaient tellement qu'il fut impossible d'en manger. Je leur offris en retour du pain, et nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres.

« Ces sauvages nous avaient dit qu'un peu plus loin nous trouverions plusieurs de leurs compatriotes occupés à pêcher le long du rivage, où ils avaient élevé deux cabanes. Tout annonçait que la nuit serait noire et pluvieuse: je projetai de la passer, si cela se pouvait, dans une de ces caba-

nes; mais notre guide était si malade qu'il ne semblait pas en état de nous accompagner. A sa demande un des docteurs le remplaça. Je ne pus m'empêcher d'observer combien ces sauvages ont la vue et l'ouïe fines. En approchant des huttes, nous trouvâmes deux pirogues sur la grève; puis nous étant avancés à travers les buissons, la femme me demanda si je voyais un homme noir, en m'indiquant du doigt des broussailles plus éloignées. Je m'arrêtai, je regardai; l'obscurité m'empêcha de rien distinguer. Bientôt on nous adressa la parole dans la langue du pays; le soldat répondit: le naturel qui nous avait hélés du milieu des buissons nous conduisit aux cabanes. Il était allé chercher du poisson dans les pirogues; nous ayant découverts pendant qu'il revenait, il déposa sa charge, et se mit en embuscade pour reconnaître qui nous étions: la femme l'avait aperçu dans ce moment. Ses camarades avertis qu'il avait vu des étrangers, cachèrent leurs poissons, précaution qu'ils prennent toujours pour n'être pas découverts. En général ces hommes craignent beaucoup de marcher seuls pendant la nuit, à moins que la faim, la jalousie ou la vengeance ne les y portent. Alors ils profitent du sommeil de leurs compatriotes pour les voler, et avec le *donal*, instrument fait d'un bois dur et

terminé en pointe, ils les clouent à terre pour satisfaire leur haine.

« Les cabanes étaient plus grandes et mieux construites qu'aucunes de celles que j'avais vues ; les sauvages y avaient employé le bois provenant d'un petit navire qui avait échoué sur la côte à peu de distance. Il y avait dans l'une trois hommes, quatre femmes et deux enfans ; et dans l'autre plus petite, un homme et sa femme. Les naturels tirèrent très-obligamment de leur cachette plusieurs gros poissons, et les mirent sur le feu placé au milieu de la hutte ; ils étaient excellens, quoiqu'on les mangeât à demi-grillés. Harassés de fatigue, affamés et trempés, ce repas simple nous fit grand bien, à mes compagnons et à moi. Je reconnus en cette occasion que les vrais besoins sont aisément satisfaits, car je trouvai qu'il ne me manquait que du sel. Divers objets que j'avais sur moi excitèrent vivement la curiosité de ces bonnes gens : ils ne se lassaient pas d'admirer une tête en argent, sculptée en relief à la culasse de mon pistolet ; les femmes et les enfans étaient surtout émerveillés du bruit de ma montre, qu'ils contrefaisaient pendant qu'ils la tenaient à leur oreille.

« Avant la pointe du jour, nous nous mîmes en route sous la conduite d'un de ces sauvages

hospitaliers, qui était plus robuste et plus fort que ne le sont ordinairement les naturels de ce pays. Armé d'une lance, il marchait en tête. Arrivés près des rives du Narrôbaine, il faisait à peine assez clair pour distinguer les objets ; notre guide nous dit qu'il voyait quelqu'un de l'autre côté. Bientôt nous reconnûmes qu'il avait raison, mais sans pouvoir reconnaître si c'était un naturel du pays, ou non. Interrogé là dessus, le sauvage répondit : non, ce n'est pas un noir, et il a un fusil. Je ne doutai pas que ce ne fût un des déportés, qui à cette époque s'étant emparés du sloop le *Norfolk* pour s'échapper, avaient été jetés sur la côte. Ils avaient eu l'audace d'attaquer et d'enlever un bateau expédié par un colon au Coal-River. L'abondance des pluies et la marée montante avaient rendu le Narrôbaine trop gros et trop rapide pour que l'inconnu pût le traverser. Je l'appelai et lui demandai qui il était, et où il allait. Il me répondit qu'étant parti pour chasser le kangorou, il s'était égaré, et mourait de faim. Cette dernière circonstance acheva de me convaincre que c'était un des fugitifs, et je lui criai de s'arrêter, parce que nous allions traverser la rivière, et lui montrer un bon endroit pour la passer. Pendant que nous nous déshabillions, je dis à notre guide, qui était tout nu, d'arrêter cet homme s'il essayait de s'échapper, et de le percer

de sa lance s'il faisait quelque résistance. La rivière était si profonde que le sauvage avait de l'eau jusqu'au menton; et comme il était plus grand qu'aucun de nous, nous fûmes obligés de laisser nos habits sur le rivage, et de faire deux voyages pour empêcher nos fusils d'être mouillés; ce qui ne fut pas aisé, car il fallut les tenir sur nos têtes. Le fond de la rivière était très-raboteux; les rochers aigus nous coupaient les pieds et nous faisaient broncher: cependant nous abordâmes. Le pauvre diable se rendit à moi sans condition, en avouant qu'il était de la troupe qui s'était enfuie sur le *Norfolk*. Il se mourait de faim, et quand même il aurait réussi à traverser le *Narrôbaïne*, son extrême faiblesse ne lui aurait jamais permis d'arriver à *Sidney*. Son fusil, au lieu de lui être de quelque utilité, ne faisait que l'incommoder par son poids, car il ne pouvait servir. Ses jambes et ses pieds étaient couverts de plaies. Je recommandai à mes deux compagnons de l'aider à marcher jusqu'au *Pittwater*, où mon canot devait nous prendre: je lui donnai le peu de pain qui me restait; un coup d'eau-de-vie acheva de le ranimer. Il me montra l'endroit où il avait passé la nuit, couché sur quelques branchages sous un arbre, et exposé à une pluie continuelle.

« Après une marche pénible nous fûmes avertis de l'arrivée de notre canot par le son d'un cornet;

j'en avais apporté deux d'Angleterre, parce qu'ils sont très-utiles quand on veut traverser des bois non encore frayés: leur usage comme signal économise les munitions; les plus grands peuvent servir à porter de l'eau.

« J'étais convenu avec mes gens qu'ils remonteraient le *Pittwater* jusqu'à une certaine hauteur; mais comme ni l'officier qui commandait le canot ni moi ne connaissions cette rivière, et que nos guides n'étaient pas trop familiers avec le canton, j'eus recours au cornet. On me répondit du canot qui était à un mille et demi de distance.

« Mon officier avait cherché inutilement le canot volé. Dans l'endroit où nous le joignîmes, le *Pittwater* est très-large et se partage en plusieurs branches, ce qui rendit les recherches très-difficiles. Nous les continuâmes encore un peu plus haut; enfin nous parvînmes à un endroit où nous ne trouvâmes plus que de la vase. Je marchais avec mon lieutenant; nous fûmes singulièrement incommodés par une petite plante aquatique, dont les pointes perçaient à travers la vase, et par des coquilles d'huîtres, que la marée y avait amoncelées.

« N'ayant rien trouvé, nous prîmes le parti de retourner à *Sidney*; d'ailleurs nous commençons à manquer de provisions, surtout de pain. Nous espérons retrouver les naturels que nous avions

rencontrés la veille près du Narrôbaïne. Celui qui nous servait de guide avait probablement été attiré par l'espoir d'obtenir du biscuit, que tous ces sauvages aiment beaucoup. Comme la marée n'était pas parvenue à toute sa hauteur, il nous conduisit le long du rivage, sous les hauteurs où nous avons voyagé dans la matinée. En passant, il nous montra un antre où il nous dit qu'il était né. Cependant la mer montait avec rapidité : nous marchions sur des rochers ; les vagues venaient se briser contre leurs bases ; de sorte que je craignais que nous ne pussions pas franchir les difficultés de la route : mais notre guide avançait toujours, et quand le passage était pénible ou dangereux, il nous indiquait avec sa lance les endroits où il fallait poser les pieds, ou bien nous tendait la main pour nous aider. Il se chargeait toujours de quelques-uns de nos effets, surtout de mon manteau de bord. En un mot, pour rendre justice à ce sauvage, je dois dire qu'il nous donna constamment des marques d'attention et d'obligeance.

« En arrivant à l'endroit où nous avons laissé les naturels, nous ne les trouvâmes plus ; il était près de trois heures après midi. Notre guide pressé par la faim ne désirait pas moins vivement que nous de les rencontrer ; il examina tous les sentiers, et découvrit qu'il s'en étaient allés par celui où nous avons vu deux pirogues sur le sable. Nous

courûmes à cet endroit : ils en étaient partis ; nous nous mîmes à leurs trousses. Le sauvage nous fit traverser plusieurs halliers où sont sans doute leurs repaires ; de temps en temps il poussait une espèce de hurlement, puis écoutait si on lui répondait. Enfin nous aperçûmes un feu allumé sur un monticule tout près du rivage, et bientôt des hurlemens se firent entendre à l'unisson de celui de notre sauvage. Un pourparler s'établit ; on lui apprit qu'à une certaine distance il y avait une autre troupe bien pourvue de poisson. En conséquence il nous conduisit au lieu où j'avais indiqué le rendez-vous à mon canot, me remit mon manteau et d'autres objets, et alla rejoindre ses compatriotes.

Nous avons depuis quelques momens marché dans l'obscurité ; la lune long-temps cachée par les nuages se montra ; sa lumière ne nous faisant pas découvrir ce que nous attendions, nous nous étendîmes à terre, quoiqu'elle fût mouillée par les pluies fréquentes qui avaient tombé toute la journée ; mais nous étions accablés de fatigue. Nous ne comptions plus sur le retour de notre guide affamé : quelle fut donc notre surprise lorsque trois quarts d'heure après son départ, nous entendîmes le son de plusieurs voix ! c'était notre premier guide et sa femme. Leurs compatriotes les avaient envoyés à notre secours. Ils nous apportaient un

poisson de quatre livres : certes c'était un trait de bonté et d'amitié digne d'être raconté. Ces braves gens nous dirent qu'ils avaient vu quelques instans avant la nuit un canot avec deux blancs qui pêchaient à peu de distance de l'endroit où nous étions. Un de nous partit aussitôt avec les naturels, pour nous l'amener : bientôt il parut ; il portait un homme et un petit garçon qui étaient allés plus au sud pour pêcher. L'état incertain du temps les avait engagés à passer la nuit près de l'entrée du port, afin d'être prêts à appareiller le lendemain de bonne heure. Ils consentirent, moyennant une légère rétribution, à nous transporter à l'île sur laquelle le gouverneur m'avait permis de fixer ma demeure.

« Il était minuit : mon canot n'arriva que le lendemain à sept heures ; il avait recueilli un autre fugitif, qui de même que le premier était exténué de faim. En remettant ces deux hommes au gouverneur, je l'instruisis du repentir dont ils avaient paru pénétrés : pour l'exemple ils furent jugés et condamnés à mort ; mais on leur fit grâce. »

Le gouverneur ayant décidé que King irait reconnaître le détroit de Bass, qu'il avait traversé en venant d'Angleterre, il partit le 8 mars 1801. Son équipage ayant été licencié, à l'exception de deux

hommes, au moment de son arrivée à Port-Jackson, il l'avait remplacé par des condamnés libérés conditionnellement. Pour plus de sûreté, il prit quatre soldats à bord ; et comme il allait explorer des côtes inconnues, il fut accompagné d'un arpenteur et d'un botaniste, enfin d'Euranabie et de Vorogan sa femme, deux naturels du pays.

Il s'arrêta d'abord dans la baie de Jarvis, située à quelque distance au sud de Port-Jackson. Le canot qu'il avait envoyé reconnaître le mouillage revint avec un naturel ; c'était un homme de moyen âge, et plus robuste que ceux des environs de Port-Jackson. Son air de confiance annonçait qu'il avait eu de fréquentes communications avec les Européens. Il répétait souvent les mots *blanket* (couverture) et *woman* (femme). Cependant beaucoup de choses excitèrent sa surprise, surtout un miroir, dans lequel il vit sa figure ; ses grimaces et ses gestes n'avaient pas de fin. Euranabie et sa femme attirèrent aussi son attention. Suivant la coutume de ces peuples, il se tint longtemps assis auprès d'eux sans leur rien dire ; au bout d'une demi-heure, une grande familiarité s'établit entre eux. Mais pendant qu'ils gardaient tous deux le silence, les yeux de l'étranger n'avaient pas été oisifs ; la femme les avait fortement occupés : elle ne paraissait rien moins que belle aux

Anglais; tous ces sauvages la trouvaient charmante. La difficulté que ces deux hommes eurent d'abord à se comprendre, indiquait qu'il existe dans ce pays, sur des points assez rapprochés, des différences de dialectes. Ils se montrèrent mutuellement les blessures qu'ils avaient reçues. L'étranger fit à Euranabie, au sujet de sa femme, des propositions que celui-ci rejeta, et elles l'intriguèrent sans doute, car il dit à Grant qu'il craignait bien qu'on ne la lui enlevât; le capitaine le rassura complètement sur ce point.

Avant que le vaisseau eût laissé tomber l'ancre, il fut entouré de pirogues. Dans l'une était un homme, à qui sa barbe et ses cheveux blanchis par l'âge donnaient une figure intéressante; ses compatriotes lui témoignaient du respect. Il ne voulut jamais monter à bord. Ceux qui y furent admis observant nos mentons ras, témoignèrent le désir d'avoir les leurs arrangés de même; aussitôt on leur coupa la barbe avec des ciseaux. Comme aucun d'eux n'était peint, ainsi que le sont ceux des environs de Port-Jackson, Grant voulut savoir s'ils se barbouillent quelquefois; on apporta donc de la peinture rouge, le premier qui l'aperçut demanda qu'on lui en mit sur le nez. Bientôt on peignit complètement le même homme de couleurs différentes; il était ravi de

cette bigarrure; ses compatriotes n'en paraissaient pas moins enchantés que lui: tous quittèrent le vaisseau très-satisfaits.

Grant ayant débarqué avec Euranabie, les sauvages se rassemblèrent autour d'eux, et entamèrent avec celui-ci une longue conversation. Un vieillard lui ayant fait présent d'une massue, Euranabie accourut vers Grant, en le suppliant de le renvoyer à bord, parce qu'autrement les naturels le tueraient et le mangeraient. « J'eus de la peine à le croire, dit Grant, car je n'avais pas la moindre idée que ces hommes fussent cannibales; toutefois pour rassurer Euranabie, je le fis ramener à bord. Sa conduite me surprit d'autant plus, qu'il avait montré le désir de m'accompagner à terre; ensuite il ne me le demanda plus pendant tout le temps que nous restâmes dans cette baie, quoiqu'il aimât beaucoup à courir, de même que ses compatriotes.

« On tira la seine; les naturels nous aidèrent volontairement dans cette opération; on leur distribua la plus grande partie du poisson; comme il en vint un plus grand nombre qui marquaient le désir d'en avoir aussi, je fis donner un nouveau coup de seine; on leur abandonna toute la pêche. Il en arrivait toujours davantage, et je commençai à soupçonner qu'il y en avait beaucoup de cachés dans les buissons: cependant